

# Francophonies d'Amérique



## Présentation

Jules Tessier

Numéro 1, 1991

Un lieu de rencontre pour les universitaires du continent

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1004255ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1004255ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa

ISSN

1183-2487 (imprimé)

1710-1158 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Tessier, J. (1991). Présentation. *Francophonies d'Amérique*, (1), 1–6.  
<https://doi.org/10.7202/1004255ar>

## PRÉSENTATION

---

# FRANCOPHONIES D'AMÉRIQUE

UN LIEU DE RENCONTRE POUR LES UNIVERSITAIRES DU CONTINENT.

Nous sommes fiers de vous présenter un nouveau périodique qui vient combler une lacune. En effet, pour la première fois, les universitaires qui œuvrent en milieu minoritaire francophone nord-américain ou qui s'intéressent aux isolats de langue française disposent d'une publication annuelle destinée à servir de lieu de rencontre pour mettre en commun le résultat des études et des travaux portant sur différents aspects de la vie française à l'extérieur du Québec envisagée à partir des perspectives multiples offertes par les disciplines groupées sous la double appellation des sciences humaines et sociales. La revue servira aussi à relayer l'information concernant les projets de recherche et d'édition, sans négliger les nouvelles parutions et les événements liés à la vie universitaire.

Les conditions difficiles dans lesquelles vivent les francophones hors-Québec et le sentiment d'isolement ressenti par les chercheurs qui s'intéressent aux différentes manifestations de la vie française en milieu majoritairement anglophone rendaient d'autant plus impérieuse la création d'un organe d'information apte à fournir une vue d'ensemble continentale, comparable à une carte-satellite, des activités intellectuelles et culturelles perçues comme des cas d'exception quand on les considère sans le recul suffisant, à l'intérieur même de son département souvent répertorié sans mention particulière sous l'appellation générale de « langues romanes » ou de « modern languages ». Il suffira de consulter la table des matières du présent numéro pour découvrir un panorama saisissant, celui de nombreuses recherches faites dans des domaines divers, littéraires, historiques, linguistiques, sociologiques, selon des modalités variées, allant de la radioscopie fine et pénétrante d'un fait de littérature, ou de la page d'histoire réinterprétée, jusqu'aux vastes projets de recherche ou d'édition et ce, à l'échelle de l'Amérique française.

Bien sûr que tout est relatif et la liste des ouvrages parus en français en Acadie, en Ontario ou dans l'Ouest pourront faire sourire le Québécois riche des quelque 5000 titres publiés sur son territoire en 1989 (*La Presse*, 1<sup>er</sup> novembre 1990, p. D 1), mais à eux seuls, ces quelques dizaines de

livres suffisent amplement à montrer l'incongruité de la comparaison du « cadavre encore chaud » utilisée récemment par un auteur de roman à succès qui s'est fait fort de diagnostiquer la mort des francophones hors-Québec, en ayant recours à une formulation outrageusement réductrice, en niant avec crânerie, « matouoisement », une réalité susceptible de compromettre son analyse manichéenne, commode mais non conforme à la réalité. Et quand on sait dans quelles conditions ces valeureuses maisons d'édition sont forcées de fonctionner, cette liste ne peut qu'impresionner et provoquer l'admiration, même chez les esprits chagrins ou enclins aux sophismes les plus gros.

Cette publication, tout en permettant aux « minorités » d'avoir une image plus juste d'elles-mêmes, s'inscrit également dans une démarche visant à favoriser un véritable dialogue avec le Québec, fondé sur un authentique partenariat plutôt que sur une filiation oblique, source des lamentations du type « ne nous abandonnez pas ! », lesquelles engendrent chez l'autre un sentiment de culpabilité qu'on tente d'exorciser par une imagerie puisée à même le manuel du parfait petit thanatologue, ce qui a l'heur d'empoisonner l'atmosphère.

Dans la situation actuelle, si, d'aventure, on s'intéresse à la culture des « minorités », on voit souvent ces collectivités comme des espèces d'appendices dérangeants, comme d'insolites excroissances de la société québécoise. Les relations entre ces communautés francophones et le Québec dans le domaine de la littérature, par exemple, sont trop souvent à l'image de cette petite roulotte piteuse et encombrante qu'on se résigne à accrocher à la grosse cylindrée, une ou deux fois par année, pour promener la parenté éloignée. Ce type d'arrimage ne satisfait personne et il est grand temps de troquer la remorque pour un véhicule motorisé autonome, même de petite dimension. En d'autres termes, il convient de repenser les relations entre les francophones de la diaspora et le Québec sur la base d'une... *association*. Les Québécois seront certes les derniers à refuser ce type de rapport sous prétexte que les populations concernées sont disproportionnées en nombre...

Cette redéfinition des relations entre les isolats francophones et le Québec, si elle postule la reconnaissance de partenaires distincts, en conséquence, doit déboucher sur une forme de réciprocité. Du côté des minorités, il ne fait aucun doute que toutes les manifestations culturelles en provenance du Québec continueront d'être suivies et analysées avec le plus grand intérêt, tant il est vrai que la survie du français sur le continent est liée à la vitalité de la société québécoise traditionnellement considérée comme le foyer francophone par excellence en Amérique du Nord. En contrepartie, et c'est là où le changement des mentalités s'impose, le Québec devra accepter et même stimuler la remontée du produit culturel francophone minoritaire sur son propre territoire. Qu'on prenne les mesures nécessaires pour faire circuler l'imprimé de langue française pro-

duit à l'extérieur, de la même manière qu'on a réussi à instaurer un véritable programme d'échanges entre les télévisions éducatives du Québec et de l'Ontario, à une certaine époque en tout cas. Indifférence des uns, mais aussi sans doute inertie des autres, les livres de langue française publiés à l'est ou à l'ouest de ses frontières n'atteignent qu'exceptionnellement le marché québécois. Il faut, de toute urgence, remédier à cette situation aussi injuste qu'embarrassante. Mais au chapitre de l'ignorance et du désintéressement, c'est à la Bibliothèque nationale du Canada que revient sans conteste le plus gros trophée. Et pour cause : dans cette institution, des nihilistes cataloguent comme œuvres de langue anglaise ce qui se publie en français à l'ouest de la rivière des Outaouais jusqu'aux Rocheuses (*La Presse*, 20 novembre 1990, p. E7).

Par ailleurs, rien ne sert de se lamenter sur l'abandon de l'étiquette « canadienne-française » par les Québécois puisqu'il faut des vocables différents pour désigner des *sociétés distinctes*. « Feu l'homogénéité! », la formule, à peine retouchée, vaut d'être reprise ici, et l'utilisation d'une langue commune ne doit pas occulter le phénomène. Les Canadiens français, c'est-à-dire les francophones vivant à l'extérieur du Québec, auxquels il faut ajouter les Franco-Américains et les Cadiens de la Louisiane partageant un sort commun, faut-il le rappeler, celui d'appartenir à des communautés linguistiques plus ou moins minoritaires, sur un territoire où l'anglais domine. Cette donnée fondamentale, à elle seule, au fil des générations, n'a pas peu contribué à accentuer d'inéluctables divergences entre le Québec et le reste de la francophonie nord-américaine. En effet, la « déterritorialisation » du français a affecté la production littéraire minoritaire tant sur le plan de la thématique que de l'écriture. À titre d'exemple, pendant la période qui va du tournant du siècle à la Deuxième Guerre mondiale, alors que des écrivains québécois magnifiaient les beautés du français dans un lyrisme considéré aujourd'hui comme excessif, ailleurs sur le continent, on se portait à la défense du français avec une ferveur de Croisés et la littérature de cette époque porte la marque d'un militantisme encore d'actualité, hélas! si l'on songe aux hordes qui continuent à rôder autour des enclaves francophones avec le but avoué de resserrer l'étau jusqu'à l'asphyxie totale. Pareille conjoncture influence la production contemporaine jusque dans sa forme infiltrée occasionnellement par l'anglais, une conséquence de cette dynamique particulière. Et les quelques coups de sonde donnés parmi les ouvrages de langue française publiés récemment à l'extérieur du Québec laissent entrevoir une esthétique originale, dans les domaines de la poésie et du roman historique notamment.

En accumulant les numéros, notre revue devrait permettre de mieux cerner les points de convergence dans le discours minoritaire et sa spécificité par rapport au langage québécois. Certaines tendances sont d'ores et déjà discernables, ainsi que nous venons d'en donner un très bref échantillonnage. Il faudra multiplier, approfondir et raffiner ces études compa-

ratives et nous espérons jouer un rôle utile dans cette démarche essentielle, en fournissant des éléments de documentation, des pistes de recherche et un lieu pour communiquer le résultat de ces travaux.

Après avoir précisé nos objectifs et délimité le créneau que nous entendons occuper, jetons un coup d'œil sur le fonctionnement et le contenu de notre revue.

À une époque où le registre obituaire des revues universitaires ne cesse de s'allonger, il eut été pour le moins téméraire de lancer un autre périodique sans se doter d'un filet de sécurité, et nous l'avons trouvé dans « l'incroyable force de la coopération ». En un premier temps, nous avons fait part de notre projet à douze universités du continent en sollicitant leur adhésion. Cinq d'entre elles ont répondu favorablement à notre invitation et ont accepté d'unir leurs ressources humaines et financières pour fonder la revue proposée, soit :

l'Université d'Ottawa,  
l'Université Laurentienne de Sudbury,  
l'Université de Moncton,  
l'Université de l'Alberta à Edmonton,  
l'Université de Lethbridge.

Ces cinq universités, en assurant à la revue son financement, en sont les propriétaires et les gestionnaires. Elles ont délégué des représentants pour former le Conseil d'administration et le Comité de lecture. Les Presses de l'Université d'Ottawa se sont engagées, par un protocole d'entente, à publier la revue annuellement, et à en assurer la promotion et la diffusion. L'administration s'effectue à l'Université d'Ottawa, qui constitue un milieu naturel pour un périodique destiné aux « minorités », puisque cette institution vit jusque dans ses murs les incontournables tensions inhérentes au bilinguisme.

Le Libre-Échange ne semble pas avoir touché les universités américaines approchées puisqu'elles n'ont pu se joindre à nous à cause de complications administratives insurmontables. Qu'à cela ne tienne, elles ont un représentant au sein du Comité de lecture et nos pages seront toujours ouvertes à ceux des leurs qui s'intéressent à la vie française aux États-Unis. Il va de soi que nous ne fermons pas la porte à une association avec l'une ou l'autre de ces universités américaines qui seraient intéressées à se joindre à nous.

Les articles de fond sont groupés dans quatre sections identifiant les grandes régions de la francophonie nord-américaine hors-Québec : l'Ontario, l'Acadie, l'Ouest et les États-Unis.

Les articles de fond sont de deux types : des textes documentés visant à communiquer les résultats d'une étude approfondie et des articles de type informatif portant sur de grands projets de recherche ou d'édition. Dans un cas comme dans l'autre, le dénominateur commun est la vie française en milieu minoritaire considérée sous l'angle des disciplines relevant des

sciences humaines et sociales. Pourvu qu'on respecte ces paramètres, toute collaboration est la bienvenue, qu'elle provienne du Québec, du reste du Canada, des États-Unis, de l'Europe ou d'ailleurs.

Chaque numéro comportera un « Portrait d'auteur » qui servira à présenter une personne ayant à son actif des publications en français assez nombreuses et de qualité, provenant de l'une ou l'autre des quatre régions mentionnées plus haut. La partie entrevue est complétée par des données bibliographiques. Nous avons pensé inaugurer la série avec Marguerite Primeau, originaire de l'Ouest, parce que cette dernière représente bien le genre de personnage que nous entendons faire connaître : une écrivaine qui a produit des œuvres remarquables mais dont la célébrité n'est pas à l'avenant, pour la simple raison qu'elle a résisté au chant des sirènes qui lui recommandaient d'écrire en anglais et aussi parce que sa modestie et sa discrétion lui ont fait fuir les courants d'air médiatiques.

À ces articles, nous ajoutons des renseignements concernant les publications faites en français en milieu minoritaire ou portant sur les isolats francophones, quel que soit le lieu de publication dans ce dernier cas. Les données bibliographiques comportent le maximum de détails, dans la mesure où on nous les a communiqués, afin de faciliter la tâche tant des chercheurs que des bibliothécaires et des libraires.

Les comptes rendus constituent un complément essentiel à ces bibliographies. Les titres retenus sont recensés par des experts dans le genre mais pas nécessairement de la même région que l'auteur, ce qui permet d'obtenir un point de vue renouvelé par le dépaysement.

S'il est un domaine où la collecte des données est ardue, c'est bien celui des thèses de doctorat et de maîtrise, surtout pour les universités canadiennes qui ne publient pas de répertoire comparable à celui des universités américaines. Nous avons tâché de dresser une liste, forcément incomplète, des thèses soutenues récemment et portant sur la vie française hors-Québec. Cette rubrique, si imparfaite soit-elle, apparaîtra dans chaque numéro, car il nous semble important de vérifier dans quelles voies s'oriente la recherche au niveau de la relève.

Enfin, toujours dans le but d'informer une population desservie par l'isolement et les distances, nous publions un calendrier des événements universitaires, qu'il s'agisse de colloques, de conférences ou d'expositions touchant au moins partiellement à la vie française en milieu minoritaire.

La coopération, voilà la pierre de touche de la Revue. La formule, si elle comporte quelques complications administratives, en revanche, grâce aux universités associées, confère au périodique une plus grande stabilité et met à notre disposition un véritable réseau de correspondants aptes à canaliser une information pertinente et variée. Mais ce système et cet état d'esprit doivent s'étendre au public lecteur et prendre la forme de suggestions d'article, de transmissions d'information concernant les activités universitaires, sans oublier... l'encouragement d'un abonnement. On con-

suivra les pages qui précèdent sur la façon de communiquer avec nous pour l'une ou l'autre de ces démarches.

En terminant, nous tenons à remercier tous ces collaborateurs de la première heure qui nous ont fait confiance et nous ont appuyés pour lancer le projet. Nous disons d'avance merci à tous ceux et celles qui participeront aux prochains numéros pour que se réalise plus sûrement l'objectif énoncé jadis par Georges Bugnet, l'auteur de *La Forêt* : « Rester nous-mêmes pour être quelque chose ».

Au nom des universités-membres,  
Jules Tessier, directeur  
*Francophonies d'Amérique*